

avec éclat, dans le second volume, les relations données dans le premier. On a ainsi pour la première fois, de la main même du découvreur du Mississippi, la connaissance de son entreprise si importante et si traversée, tandis qu'une autre partie de ces lettres nous prépare à l'expédition dans laquelle il a perdu la vie.

Le troisième volume, qui contient une grande et très-attachante narration de ses derniers projets de voyage fait par l'abbé Cavalier depuis le Texas jusqu'à Québec, nous montre premièrement, dans les projets d'établissement de la France sur le golfe du Mexique, une suite des entreprises de notre pays en faveur de la liberté des mers depuis François Ier; puis en 1684, Louis XIV étant en guerre avec l'Espagne, l'expédition de Cavalier de La Salle, se servant de la découverte du Mississippi pour s'en aller, à travers les terres, conquérir les mines de Sainte-Barthe, nous apparaît comme une continuation de notre marche vers le centre aridifié de la puissance espagnole, dont les établissements aux Antilles étaient comme les préludes, et dont l'expédition de Pointis fut un des derniers épisodes.

L'introduction de ces trois volumes indiquera suffisamment ce qu'il faut penser des matériaux que nous donnons ici, comparés aux livres qui faisaient précédemment autorité sur ce sujet. Leur valeur a paru si grande à M. Parkman que cet écrivain, plus compétent que tout autre dans notre histoire en Amérique, n'a pas hésité à regarder ce travail comme un des monuments les plus intéressants pour l'histoire de l'Ouest. Ce jugement est celui d'un Américain qui envisage l'histoire au point de vue de la science seule; mais pour nous, Français, notre but ne serait pas entièrement atteint si, en ranimant de nobles souvenirs, la publication de ces documents glorieux ne servait pas à faire comprendre aux descendants de nos colons qu'ils ne sont pas entièrement oubliés de leur ancienne métropole.

LA JEUNE-LORETTE

(Pour faire suite à *Tahourenché*)

(Suite)

Un touriste de Fort-Loin, voyageant ici, à vol d'oiseau (sans dire à quelle espèce d'oiseaux il appartenait), s'en allait, par un jour d'hiver, sous cocher, de Québec au saut Montmorency. En route, ce touriste observe d'énormes, d'immenses pistes, régulières à droite, à gauche, en ligne filante, d'autres qui fuient à travers les champs. Voilà mon homme intrigué. L'idée d'un animal se loge et se fixe dans son cerveau.

—Aie! cocher? dit-il poliment.

—Monsieur?

—Quelles sont ces pistes?

—Ce sont des pistes de raquettes.

—Raquette? Raquette?... Buffon n'en parle pas... j'ai pourtant lu d'Orbigny... allons!... non, vraiment!... non... d'Orbigny, quoique moderne, n'en parle pas non plus... Demander des explications au cocher?... ce serait passer pour un imbécile, car il a pris ma question tout comme... Je retoucherai là-bas sur bon avis... mais, tout de même, la note en vaut la peine! C'est peut-être une découverte!!! Bien! attendez, cocher!

Et après cela, mon homme? mon quoi? mon qu'est-ce?... bref! que m'importe? mon touriste écrit:

"J'ai vu ici, le long de ma route, des pistes d'un animal qu'on nomme "Raquette," et qui doit être un animal de taille extraordinaire, car la trace de son pied est immense: elle mesure au moins un mètre en longueur et soixante centimètres en largeur."

Cela ou quelque chose d'approchant a été bel et bien écrit et publié: par qui? peu m'importe, mais que ceux qui ont des moustaches et ne savent pas un mot de géographie se les tirent, leurs moustaches! en face des Raquettes que confectionnent leurs amis, les Hurons, afin qu'ils ignorent, à l'avenir, un peu moins de notre ethnologie, beaucoup moins de notre géographie, et surtout de notre ontologie! Oh! ces savants!

Vous faut-il un fil de raquette, de frêne ou d'ébène, allez n'importe où, chez Honoré, chez Francis, chez Philippe, chez Thomas, chez Noé, chez n'importe qui, vous dis-je! allez! mais apprenez au moins qu'une raquette, ou plutôt des raquettes (*snow shoes*) ne sont pas un animal: qu'elles sont tout simplement un soulier d'ajustement pour sauver le pas dans les grandes neiges, par la surface qu'il oppose comme résistance au poids supérieur qui le presse.

—Ah! bien, dam! nous ne sommes pas du pays?

—Et Dieu merci! nous ne sommes pas du vôtre!

Les Hurons sont traditionnels dans leurs travaux tout autant que dans leurs mœurs et coutumes. Il faut que la matière première provienne directement de la forêt pour qu'ils la façonnent avec plaisir. Ils ne savent manier ni le marteau du forgeron, ni la varlope du menuisier, ni le rabot de l'ébéniste, ni le ciseau du sculpteur, ni l'aiguille du tailleur, ni l'alène du cordonnier, ni la navette du tisserand: allons donc! qu'ont-ils besoin de tout cela, ces primitifs enfants de la forêt, du moment que l'original leur prête sa peau, du moment que le frêne et l'ébène poussent encore dans la montagne? Oh! par exemple, vous ne leur trouverez pas de rivaux pour fabriquer des raquettes (*snow shoes*), des crosses (raquettes emmanchées), des trains sauvages (*tobagons*), des traîneaux (sleighs à lisses); pour repasser les peaux, les découper en souliers, en hausses, en lanières, plisser les mocassins; pour broder en rassades (perles) des bourses, des bonnets, des pelotes, des havresacs, des ridicules, des pantouffles; pour confectionner des chapeaux en ripes de frêne, plus légers que la plume; pour tresser des corbeilles, des paniers d'osier, prêter à l'écorce du bouleau les formes les plus ingénieuses, mais rarement ils feront l'apprentissage d'un métier: on dirait qu'ils craignent d'empiéter sur les droits des Canadiens. Comme si ces derniers se gênaient de leur faire concurrence dans leurs chasses ou leurs pêches; comme si les Canadiennes, après avoir surpris le secret de l'art de la broderie en poil, se faisaient scrupule de leur enlever de fortes commandes en travaillant au rebais, à des prix qui défient toute concurrence. La plupart des Canadiennes, femmes et filles de cultivateurs ou d'artisans, ont déjà leur vie assurée par les produits du sol, du travail des maris ou des pères; mais la Huronne, elle, n'a le plus souvent que la ressource de son aiguille pour donner du pain à sa famille, pour satisfaire ses plus impérieux besoins. Si la chasse a manqué, le chasseur ne rapporte au foyer qu'une bouche affamée de plus. Va pour la nourriture encore; on souffre parfois au village, mais, après tout, on n'y meurt pas de faim. Mais déjà il faut acheter le bois de chauffage en hiver, les quarante arpents étant à peu près dépouillés; il faut aussi se pourvoir de vêtements convenables. Autrefois, on avait le bois à souhait, sous la main pour ainsi dire; et le gouvernement accordait à chaque guerrier des armes, de la poudre, du plomb, aux Huronnes des couvertures en laine, quelques verges de drap, des rassades. Tous ces dons leur ont été retranchés, ce qui explique pourquoi nous avons si peu de nos femmes qui portent le costume national: la couverture, les mitasses et le cacarré. D'année en année, le département des Sauvages d'Ottawa a rogné leurs subventions, et le jour n'est peut-être pas éloigné où, d'un trait de plume, on rayera leur nom du budget. Et pourtant, que de miettes tombent de la table de la Patrie qui suffiraient à calmer la faim de ceux qui furent jadis les maîtres du sol, devenus, hélas! des étrangers dans leur propre demeure!

* * *

Groupons toute la tribu dans un petit tableau. Au centre est le grand-chef Tahourenché, avec casque emplumé en tête, ses colliers, ses médailles au col, ses doubles bracelets aux bras, son tomahawk à la ceinture. A ses côtés apparaissent les anciens, les sexagénaires, cinq à six vieilles têtes blanches, faces anguleuses, à traits accentués, respirant la bonté dans l'énergie et la force. Le type huron s'est conservé chez eux. Ils sont de taille moyenne mais vigoureusement charpentés, os et muscles, un peu courbés des épaules, ce qui provient de leur habitude de porter de lourds fardeaux à travers les forêts, les montagnes, durant des semaines et des mois, en poursuite de chasse, accompagnant des arpenteurs ou des explorateurs. Leur œil est vif, d'aussi longue portée que leurs fusils, qu'ils savent manier comme à vingt

ans. Entre ces vieillards, Zachari ou Cari Vincent est toutefois le seul qui soit de *pur sang* huron; les autres sont sang-mêlés, métis hurons-français.

Cari restera légendaire. Le vrai dernier Huron n'est-il pas né artiste peintre? Dès que son talent se manifesta, des hommes de l'art lui proposèrent de lui faire les frais d'un tour d'Europe pour lui permettre d'étudier la peinture sous les maîtres et de s'inspirer du génie des anciens. Ces propositions n'attiraient rien de plus qu'un sourire sur les lèvres de Cari. A ses heures, il prenait pinceaux et palette, esquissait un tableau ou un portrait, et s'en allait le vendre au plus vite, à peine ébauché, pour quelques dollars qu'il dissipait en quelques jours. Aussi longtemps qu'il fut jeune, qu'il conserva la vivacité de l'imagination, la sûreté de la main, il vécut de ses toiles et de ses dessins. Il vécut sans travailler presque, car il ne reprenait ses pinceaux que lorsque la misère et même la faim les lui rapportaient. Deux jours de travail lui procuraient parfois un mois de flânerie. Doux, liant, causeur, quoique bègue, il s'accrochait un peu partout, se portant d'intérêt à chacun et s'oubliant lui-même, vivant au jour le jour, oublieux de la veille, insouciant du lendemain. Que lui importait la gloire, un nom d'artiste, une fortune? Un morceau de pain, quelques gouttes d'eau de vie, le grand air, le soleil, un paillason pour y dormir, et, à son défaut, l'herbe des prés comblaient son âme; le sourire de ses enfants paraissait remplir son cœur d'une pure jouissance. La vie pour lui n'était qu'un rêve d'où il sortait pour couvrir une toile du caprice de son esprit étrange. On a ramassé de lui deux ou trois tableaux qui manquent naturellement d'étude et de méthode, mais où le talent perce quand même. Un jour, il lui vint à l'esprit de faire le portrait de sa mère morte depuis deux ans, et, de mémoire, il la représenta si bien, que ses amis ne peuvent s'empêcher de pleurer en la revoyant aussi ressemblante. M. Duhamel possède aujourd'hui ce petit tableau qui gardera toujours son prix, lors même qu'il n'aurait qu'une mince valeur artistique.

L'âge vint avec les infirmités, le talent s'éteignit, et Cari dut se faire peintre d'enseignes. Plus tard, on le vit réduit à badigeonner des murs. Pauvre, quasi mendiant, il quitta Québec, en janvier dernier, avec un de ses fils, pour se rendre au Sault Saint-Louis, à deux cents milles de Lorette, où il comptait fabriquer des raquettes. Le pauvre homme n'avait que quelques piastres dans son gousset, et à 63 ans, souffrant de rhumatismes, il entreprenait en souriant ce long trajet à pied. Il aura dû se rendre au but de son voyage, car je n'en ai plus entendu parler—la mort n'a pas encore voulu de sa misère. Telle est la légende du vrai dernier Huron *pur sang*.

A côté des vieux figurent les vieilles compagnes dont plusieurs portent la jupe courte et les mitasses. Les rides ont ravagé la beauté de leurs traits, leur sang n'a plus la chaleur qui colorait jadis leurs joues d'un vif incarnat, leur œil est aussi terni, mais, en revanche, il réfléchit les charmes du cœur aimant et dévoué. Le regard assassin s'est converti aux tendresses du foyer, en se reportant sur les berceaux de nombreux petits-enfants, suprême mais admirable consolation de la vie bien comprise.

Et voici venir les chefs représentant la génération forte, le bras, la valeur après la sagesse et l'expérience. On les connaît déjà. Leurs femmes, leurs filles et leurs fils se pressent autour d'eux avec affection et enjouement. Oh! comme nos femmes savent rire franchement: comme elles prennent le plaisir tel qu'il vient, pour lui-même, pour la joie qu'il donne, sans se soucier de ce qu'on en dira, et comme elles ont bien raison de faire fi! des façons de la prétendue civilisation, lorsqu'elles s'amuse en famille!

Nos petits archers, l'arc et la flèche en mains, nos futurs guerriers apparaissent au dernier rang, mêlés aux petites filles de leur âge, et le tableau est complet.

AHATSISTARI!

(A suivre.)

VOYAGES AU JAPON

MŒURS, COUTUMES, RENSEIGNEMENTS DES PLUS INTÉRESSANTS

L'original que nous avons l'honneur de présenter est dans toute la force de l'âge, et devrait avoir l'âge de raison. Nous disons "devrait," nos lecteurs verront bientôt pourquoi. Mais en attendant, il faut achever la présentation.

Jean Astier est né dans le faubourg Saint-Antoine d'honnêtes et laborieux parents. Son père était ébéniste habile, et lui encore plus habile. Comment a-t-il acquis cette adresse de l'œil et des doigts? on ne l'a jamais su, car, pour me servir d'une de ses propres expressions, il était né avec "un poil dans la main" et ce poil l'empêchait de travailler. Cependant, de temps à autre, lorsque l'idée lui venait, pendant un mois entier penché sur son établi, sciant, taillant le bois, l'ajustant avec une délicatesse inouïe, il confectionnait un meuble que les marchands s'arrachaient; cet ouvrage terminé, il jetait là ses outils et disparaissait. Où allait-il? Le diable seul aurait pu le dire, et il ne reparaitait que quand sa bourse était complètement vide. Malgré l'irrégularité de ce genre d'existence, il aurait vécu comme bien d'autres ouvriers, n'eût été un défaut plus grave. Il n'acceptait pas plus l'autorité de l'Etat que celle de la famille... Mais si son père tolérait ses incartades, les sergents de ville ne les souffraient pas, et il avait souvent maille à partir avec eux. Il prétendait que le gouvernement lui en voulait. Goguenard, spirituel, leste, il se tirait d'affaire; cependant, une fois ou deux, il fut appelé devant le commissaire de son quartier, et il se sentit l'objet d'une surveillance inquiétante; alors lui vint l'idée de voyager, de faire son tour de France; il partit donc, mais dans toutes les villes où il séjourna il trouva autorité et sergents de ville. Il cria à la persécution.

Indigné des injustices dont il était l'objet, arrivé à Marseille, Jean Astier secoua la poussière et résolut de quitter une ingrate patrie. Il n'eut pas de peine à trouver une place de charpentier à bord d'un bâtiment de commerce, et, en cette qualité, il alla en Turquie, en Grèce, en Égypte; mais partout il trouva le gouvernement et donna force ennui à nos consuls. A Constantinople, il avait voulu lever le voile d'une femme; au Caire, entrer avec ses boîtes dans la mosquée des sultans; à Athènes, il s'était rendu coupable d'une farce de même genre: aussi partout, après avoir été menacé de jugements sommaires, l'avait-on invité à se rembarquer au plus vite.

Astier avait assez du vieux monde méditerranéen; il résolut d'aller visiter d'autres climats, des plages plus hospitalières et moins susceptibles. Il partit donc pour la Chine, se faisant une fête de tirer la queue des mandarins, comme il l'avait fait plus d'une fois sur la Cannebière.

Mais à Hong-Kong, ses farces eurent un méchant succès; deux ou trois fois, il faillit être assommé sur place, et il échappa aux "tigres," les sergents de ville du pays, qu'à force de song-froid et de courage. Il en rossa bien quelques-uns en prétendant leur apprendre la savate, la boxe et le bâton, mais le gouvernement, toujours le gouvernement! lui fit savoir que s'il tombait dans ses mains, il serait soumis à une de ces tortures raffinées dont les fils de l'empire du milieu sont les ingénieux inventeurs.

Voilà donc Astier confiné à bord. Il fit bien encore quelques farces: il pêchait les canards des Chinois avec des hameçons cachés dans des boulettes de riz, il jeta quelques pétards dans ces "bateaux de fleurs" où l'aristocratie chinoise passe ses nuits en des plaisirs suspects; mais ce genre de distraction fut vite épuisé, et Astier s'ennuya. Or, quand il s'ennuyait, il cherchait le moyen de ne plus s'ennuyer. Il crut, cette fois, l'avoir trouvé en partant pour le Japon, pour le royaume des fils des dieux. Il n'eut pas de peine à décou-